LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Arlette Farge

La Nuit blanche

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-114535-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www. seuil. com

« La Nuit blanche », ou plutôt son récit, commença le jour où je rencontrai dans un bar silencieux cette femme metteur en scène. Elle me demanda d'écrire des textes pour elle, en vue d'un spectacle qu'elle désirait monter un an et demi plus tard. J'ai hésité ; de l'écriture théâtrale je ne savais rien, et du plaisir reçu au théâtre trop peu de chose. J'ai accepté, aimantée par cette insistante proposition où il était question d'écrire un peu de la même façon, disait-elle, que pour *La Chambre à deux lits et le Cordonnier de Tel-Aviv*[1]. Je n'ai pas perçu d'emblée le lien entre le théâtre et *La Chambre*, mais écrire puis faire don de cette écriture à quelqu'un qui avait pour métier d'animer les mots, de les réinventer par les jeux du corps, du mouvement et de la lumière, c'était une aventure incomparable. J'ai accepté, avec crainte.

1. Paris, Éditions du Seuil, 2000.

« La Nuit blanche » continua par des rendez-vous espacés avec elle, dans son appartement mi-clair mi-sombre, en compagnie d'un chat jouant avec du papier crépon. Je parlais, je proposais des thèmes, je n'obtenais guère de réponses, pensive je m'appuyais sur ce visage de femme metteur en scène. J'ai noté des mots sur un épais cahier noir pour tracer des thèmes sur des situations qu'elle aimerait peut-être faire vivre sur un plateau de théâtre. Elle appréciait, disait-elle, mais ne décidait rien. C'était le silence. Je lui demandais si elle désirait une histoire ; quelquefois c'était oui, quelquefois c'était non. Un fait divers de 1770, celui de Pierre le Roy, exécuté à Cambrai pour avoir mis la ville sens dessus dessous par l'envoi de lettres anonymes[1], lui plut par-dessus tout. « La Nuit blanche » commençait à poindre et quelque chose me plaisait à la perspective d'écrire sur Pierre, personnage qui vit en archives.

Autour du fait divers où l'on comprenait surtout la personnalité d'un jeune garçon qui avait vécu à Paris puis était retourné dans sa ville natale et avait décidé d'y porter agitation, j'ai inventé ou précisé les figures

1. Cette affaire a été retrouvée par Pierre et Colette Lebecq. À partir du dossier ADN 8B 9787 et 8B 28241 (années 1770), ils ont publié dans les *Études cambraisiennes* (offset) d'avril 1998 une interprétation de l'événement sous le titre : « La menace et l'insulte, une affaire de lettres anonymes à Cambrai au XVIII^e siècle » dont ils m'ont demandé d'écrire la préface. À noter que les *Études cambraisiennes* ne sont pas imprimées mais saisies sur ordinateur, ce qui explique qu'il n'y ait pas de mention d'éditeur.

qui l'entouraient, comme Charlotte, sa promise, Marie-Reine, sa mère, d'autres encore. Sous forme de fiction. Mais d'une fiction qui avait pour socle ce que je savais par mon travail habituel d'historienne du XVIIIe siècle, ayant lu le récit de tant de faits divers, tant de plaintes, tant de procès. Je voulais que cette pièce soit « politique », lui disais-je à chaque rencontre. Elle ne disait ni oui ni non. Alors j'ai écrit autour de trois personnages : Pierre, Charlotte (totalement inventée), Marie-Reine (présente en archives).

En naviguant sur l'eau : la Seine, la Bièvre, l'Oise, l'Escaut me semblaient des personnages à part entière, s'accordant bien aux situations décrites. D'ailleurs, elle m'avait dit que pour son spectacle elle désirait de l'eau, des linges, des couleurs. Il y eut donc de l'eau, puisque pour se rejoindre les personnages empruntaient le coche d'eau, et qu'à Paris ils aimaient le fleuve, ses débordements et la vie qui s'y jouait.

En naviguant sur l'eau, mais aussi sur le temps ou plutôt sur celui de Pierre en prison la nuit précédant son exécution, celui de Charlotte ayant mené bonheur avec Pierre à Paris lorsqu'il vint s'y établir avec sa famille, celui de Marie-Reine qui décida de remonter en coche d'eau pour voir son fils à Cambrai avant qu'il ne meure sur la roue au petit matin.

Et puis parce qu'elle désirait des dialogues brefs et quelques textes d'accompagnement expliquant la vie

du XVIII^e siècle et le moyen pour une historienne de la déchiffrer dans les archives, j'ai écrit des scènes, des dialogues, des brièvetés ou des situations aux statuts différents. Dans mon esprit, elle pourrait ensuite piocher dedans pour entourer l'histoire de Pierre de ces quelques éclats, pris ici et là, ailleurs et ici.

Avec ce matériel un peu hirsute, après l'été 2001, on rencontra les comédiens pour parler à bâtons rompus de ce XVIII^e siècle si touffu, vivant. Mais parallèlement « La Nuit blanche » s'assombrissait pour moi, car de ce que deviendrait le texte écrit pour les comédiens, personne n'en savait rien, ni elle (je ne le sus que par la suite), ni les acteurs, ni moi-même, toujours persuadée que la nuit de Pierre serait du moins un des axes principaux du spectacle. En fait, cette « nuit blanche » est restée dans les cartons ; elle construisit une pièce à partir des textes de chroniqueurs et d'écrivains de l'époque (Rousseau, Louis Sébastien Mercier, Ménétra), de morceaux d'archives publiées dans les ouvrages que j'avais déjà écrits, de description d'une salle d'archives où travaillent les chercheurs[1]. Si la pièce s'appela *La Nuit blanche*[2], elle

1. Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1979 ; Arlette Farge, Jacques Revel, *Les Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris 1750*, Paris, Hachette, 1988 ; Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 1997.

2. Le spectacle mis en scène par Gilberte Tsaï, d'après des textes d'Arlette Farge et des textes du XVIII^e siècle, fut donné au Centre national dramatique de Montreuil en décembre 2001.

ne parlait ni de Pierre ni de la nuit des aveux, je n'ai jamais su pourquoi, intériorisant sans douceur mon incapacité à avoir rencontré le théâtre. Il est difficile peut-être de construire des passerelles entre des mondes qui se côtoient.

« La Nuit blanche », celle qui fut écrite et non jouée, celle des aveux de Pierre est donc à présent ici. Ce n'est pas un livre, ni une pièce de théâtre, c'est une forme d'écriture qui raconte et qui expose. Chantier ouvert au public. Narration, exposition, fiction, histoire, récit : il y eut l'émotion et l'intensité d'écrire ; il y eut le désir de prendre le parti de Pierre, ce petit morceau d'homme qui avait voulu se tailler une part trop grande de responsabilité en désirant – après avoir vu les idées du temps roulées de bouche en bouche à Paris – faire ressembler Cambrai à la capitale ; prendre ce parti-là, celui d'un fils qui sans doute voulait venger le père banni de la ville natale ; il y eut l'envie de transmettre les traces et les bouleversements de l'opinion publique à travers trois personnages que la vie avait bousculés ; il y eut le désir de tracer une histoire « vraie » qui avait l'avantage de rencontrer le temps collectif de ses aléas ; il y eut le plaisir de décrire les corps du XVIII^e^ siècle aimants ou chagrinés, l'envie de faire vivre l'eau, les fleuves et les rivières où se jouaient des vies. Ainsi, au centre du dispositif narratif, trois personnages sont en écho. Ils ont vécu ensemble ; j'écris sur eux séparés par la prison, ainsi fallait-il aller de temporalités différentes en échos et

correspondances. Travail sinueux et mobile où à la souplesse du texte et de la durée venaient s'imposer de brefs dialogues réinventés par l'écriture. Il y eut encore ce plaisir d'inventer le personnage de Charlotte.

Pensant à la scène, au théâtre, à Goldoni ou à Peter Brook, j'ai incessamment réfléchi à l'ennui qu'un spectateur pourrait ressentir face à la pièce. *Le diable c'est l'ennui. Propos sur le théâtre* de Peter Brook[1] fut mon livre de chevet. J'y ai admiré l'étincelle de son intelligence et me suis logée dans ses propos : « Il est presque surhumain de pouvoir renouveler continuellement l'intérêt, trouver la nouveauté, la fraîcheur, l'intensité, seconde après seconde. » Surhumain, j'aurais dû savoir que c'était le mot. Mais j'écrivais sous le regard de Peter Brook, hantée par l'immense matière humaine qui est celle des archives judiciaires et le désir d'établir complicité théâtrale avec elle. C'est à cause de cet auteur qu'avant d'écrire sur Pierre j'exposais des scènes de vie du XVIII^e^ dialoguées, où je voulais jouer entre la tension et l'énergie ; dans ces scènes, pour créer une relation avec le public, j'inventais un musicien (elle désirait de la musique et de la danse) qui chantait, parlait, exposait, interpellait les personnages. C'était un moyen d'établir un contact entre eux, l'intérieur et l'extérieur, entre eux et eux gens du passé, entre eux et moi, entre eux et le spectacle.

1. Paris, Arles, Actes Sud-Papiers, 1991.